

N^o 8 ET 9.

OCTOBRE—NOVEMBRE.

1908.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

DE CRACOVIE.

CLASSE DE PHILOGIE.
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

ANZEIGER
DER
AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN
IN KRAKAU.

PHILOGISCHE KLASSE.
HISTORISCH-PHILOSOPHISCHE KLASSE.



CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1909.

L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE A ÉTÉ FONDÉE EN 1873 PAR
S. M. L'EMPEREUR FRANÇOIS JOSEPH I.

PROTECTEUR DE L'ACADÉMIE :

S. A. I. L'ARCHIDUC FRANÇOIS FERDINAND D'AUTRICHE-ESTE

VICE-PROTECTEUR : *Vacat.*

PRÉSIDENT : S. E. M. LE COMTE STANISLAS TARNOWSKI.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL : M. BOLESLAS ULANOWSKI.

EXTRAIT DES STATUTS DE L'ACADÉMIE :

(§ 2). L'Académie est placée sous l'auguste patronage de Sa Majesté Impériale Royale Apostolique. Le Protecteur et le Vice-Protecteur sont nommés par S. M. l'Empereur.

(§ 4). L'Académie est divisée en trois classes :

a) Classe de Philologie,

b) Classe d'Histoire et de Philosophie,

c) Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles.

(§ 12). La langue officielle de l'Académie est la langue polonaise.

Depuis 1885, l'Académie publie, en deux séries, le „Bulletin International“ qui paraît tous les mois, sauf en août et septembre. La première série est consacrée aux travaux des Classes de Philologie, d'Histoire et de Philosophie. La seconde est consacrée aux travaux de la Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles. Chaque série contient les procès verbaux des séances ainsi que les résumés, rédigés en français, en anglais, en allemand ou en latin, des travaux présentés à l'Académie.

Publié par l'Académie
sous la direction du Secrétaire général de l'Académie
M. Boleslas Ulanowski.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków, 1909. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego pod zarządem Józefa Filipowskiego.

211

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOGIE.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 8 et 9.

Octobre—Novembre.

1908.

Sommaire. Séances du 12 et 19 octobre, du 9 et 16 novembre 1908.

Résumés: 14. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 21 mai 1908.

15. Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 21 juin 1908.

16. L. v. MAŃKOWSKI: Les résultats les plus récents des recherches relatives au Pañcatantra.

17. WŁ. SEMKOWICZ: Une catégorie spéciale de la noblesse polonaise les „włodycy“, comparée aux institutions analogues des autres peuples slaves.

18. ST. ZACHOROWSKI: La colonisation hongroise et polonaise du territoire „Spiž“ (Zips) jusqu'à la moitié du XIV siècle.

S É A N C E S

I. CLASSE DE PHILOGIE.

SÉANCE DU 19 OCTOBRE 1908.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire présente le travail de M. L. MAŃKOWSKI: „*Les résultats les plus récents des recherches relatives au Pañcatantra*“¹⁾.

Le Secrétaire présente le travail de M. T. GRABOWSKI: „*Un dialogue polonais inconnu du XVI siècle*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. T. GRABOWSKI: „*La critique littéraire en Pologne au temps du romantisme (1818 — 1848)*“.
Première partie.

¹⁾ Voir Résumés p. 123.

SÉANCE DU 16 NOVEMBRE 1908.

PRÉSIDENTE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

»Materiały antropologiczno-archeologiczne i etnograficzne wyd. staraniem Komisji antropologicznej Akad. Umiej.«. (*Matériaux de la Commission anthropologique de l'Académie des Sciences*), 8-o, vol. X, 35 planches et 13 gravures, p. 535.

M. J. ROZWADOWSKI présente son travail: »*Sur le nom de la chaîne du Tatra*«.

Le Secrétaire présente le travail de M. J. REINHOLD: »*Berte aus grans pies dans les littératures germaniques, romanes et Berthe dans la mythologie*«.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 24 octobre 1908.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 12 OCTOBRE 1908.

PRÉSIDENTE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente un article de M. A. SKAŁKOWSKI: »*Les Polonais en Égypte*«.

Le Secrétaire présente le travail de M. WŁ. SEMKOWICZ: »*Une catégorie spéciale de la noblesse polonaise les »włodycy«, comparée aux institutions analogues des autres peuples slaves*«¹⁾.

Le Secrétaire présente le travail de M. ST. ZACHOROWSKI: »*La colonisation hongroise et polonaise du territoire »Spiz» (Zips) jusqu'à la moitié du XIV siècle*«²⁾.

¹⁾ Voir Résumés p. 129.

²⁾ Voir Résumés p. 132.

SÉANCE DU 9 NOVEMBRE 1908.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział historyczno-filozoficzny«. (*Travaux de l'Académie des Sciences. Classe d'histoire et de philosophie*), 8 o, ser. II, vol. XXVI, p. 371.

M. GUMOWSKI: »O grzywnie i monecie piastowskiej«. (*La marque et la monnaie en Pologne au temps de la dynastie des Piasts*), 8-o, p. 96.

M. W. ZAKRZEWSKI présente son article: „*Stanislas Górski et ses oeuvres historiques*“.

Le Secrétaire présente le travail de M. STANISLAS ZAKRZEWSKI: „*Recherches archivales sur la nonciature de Caligari, 1578—1581*“.

Résumés

14. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 21 maja 1908 r. (*Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 31 mai 1908*).**

Le président, au début de la séance, rend hommage à la mémoire de Ladislas Przybyślawski, collaborateur zélé de la Commission pendant de longues années. Feu Ladislas Przybyślawski s'occupa surtout d'archéologie préhistorique; mais il ne borna pas son activité à ce domaine, et en mainte circonstance il apporta aux travaux de la Commission un concours éclairé et dévoué.

M. Sokołowski, président, présente à l'assemblée une antique bible, ornée de miniatures, découverte à la vieille synagogue de Cracovie et communiquée par M. Tilles, président de la communauté israélite de la ville. Ce précieux manuscrit est des plus intéressants: il date, pense M. Sokołowski, de la fin du XIV-e ou du commencement du XV-e siècle. Il est écrit sur parchemin fort mince, et provient vraisemblablement de l'Espagne.

M. Léonard Lepszy soumet à ses collègues les photographies de fresques dont des fragments subsistent encore aujourd'hui au sommet de la façade de l'église du couvent des Clarisses de Stary Sącz.

M. Tarczelowicz parle des églises ruthènes de Buczacz, Husiatyn, Gródek et Nowosiółka. L'église de Buczacz fut fondée par Marie Mohylanka, femme d'Etienne Potocki. Elle date du commencement du XVII-e siècle. Sur le portail on voit les blasons des familles Mohyla et Potocki. L'église de Gródek a beaucoup des caractères propres à l'architecture de Léopol. Très remarquable en est le portail renaissance. L'église à une seule nef de Nowosiółka fut construite vers la fin du XVI-e siècle. Le rapport est illustré par de nombreux plans architectoniques, dressés par M. Tarczelowicz.

Madame Constance Stępowaska présente la seconde partie de son mémoire: „Contribution à l'histoire des relations de Kulmbach avec la Pologne et de son activité artistique à Cracovie“. Elle étudie le tryptique très curieux de Saint Nicolas qui se trouve dans la petite église de St. Léonard à Lipnica Murowana, et conclut que cet ouvrage fut exécuté par un membre de la corporation des peintres de Cracovie, qui sans doute avait travaillé quelque temps dans l'atelier de Kulmbach. Un beau reliquaire, avec une statuette de S. Jean l'Évangéliste, fut fait à Nuremberg; pour la chapelle des Boner, d'après un dessin de Kulmbach.

15. Posiedzenie Komisji do badania historii sztuki w Polsce z dnia 28 czerwca 1908 r. (*Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 28 juin 1908*).

Au commencement de la séance M. Sokołowski, président, rend compte de la suite de l'impression des volumes des comptes-rendus et soumet à la Commission les bonnes feuilles du travail de feu Joseph Czekierski sur les monuments et objets d'art de Kazimierz Dolny. A propos des excursions annuelles de vacances dont les résultats forment l'un des objets des comptes-rendus, le président appelle l'attention de ses collègues sur les monuments de Zamość qui, à tous les points de vue, devraient provoquer des sérieuses recherches scientifiques. Zamość, fondée par Jean Zamoyski, dans les dernières années du XVI-e et dans les premières du XVII-e siècle, est une ville tout-à-fait exceptionnelle en ce qui concerne l'unité du caractère architectonique; elle possède un hôtel-de-ville de cette époque, plusieurs églises, entre autres la Collégiale, une citadelle avec tous ses caractères primitifs, etc. En dehors de ces monuments on en voit encore plusieurs autres, très intéressants comme architecture, disséminés dans les villages et les villes appartenant au majorat. Il y a là une telle abondance de matériaux qu'il ne faudra pas moins de deux ans pour les recueillir. La Commission, désireuse d'en faire une publication spéciale, se propose de les comprendre en totalité dans une monographie étendue.

M. François Klein rend compte du voyage qu'il a entrepris à l'effet d'étudier le baroque en Pologne, grâce aux subsides de la

Commission de l'Histoire de l'Art. Il a successivement visité Przemysł, Léopol, Złoczów, Tarnopol et Mikulińce. Les églises qui existent dans ces diverses localités peuvent être divisées en deux groupes principaux, à savoir: en édifices allongés et en édifices concentriques. Le premier de ces groupes, de beaucoup le plus nombreux, avec, à sa tête, l'église des Jésuites à Léopol, comprend des sanctuaires à trois nefs, dont les nefs latérales sont transformées en une série de chapelles. Toutefois le second groupe éveille un intérêt beaucoup plus vif; à ce dernier appartiennent: les églises des Dominicains à Léopol et à Tarnopol, la cathédrale de S. Georges à Léopol, et l'église de Mikulińce. Les deux églises des dominicains, fondées par Joseph Potocki, au milieu du XVIII-e siècle, sont des oeuvres architecturales de premier ordre, inspirées par les églises viennoises de S. Pierre et de S. Charles Borromée. La cathédrale de S. Georges est un des plus beaux édifices que nous ait laissés le XVIII-e siècle. L'église de Mikulińce, élevée grâce aux libéralités de Louise Potocka, née Mniszech, vers le milieu du XVIII-e siècle, affecte la forme d'une ellipse allongée. Sous ce rapport elle rappelle beaucoup l'église de Dresde connue sous le nom de „Hofkirche“, construite d'après les plans de Gaëtan Chiaveri, architecte de la cour, au milieu du XVIII e siècle. L'influence de l'architecte de Dresde qu'accuse encore la belle composition de la façade, s'explique par les relations de famille des fondateurs, ou plutôt de la fondatrice. Celle-ci en effet, Louise Potocka, née Mniszech, était la soeur de Georges Auguste Mniszech, marié à la fille du comte Brühl, grand maître de la cour de Saxe. M. Klein joint à son compte-rendu des relevés architectoniques dus à MM. Sylvestre Haryszkiewicz, Sadławski et Doliński.

M. Sokołowski, président, rend compte de son voyage en Italie. Il a découvert à l'Ambrosienne de Milan un beau camée de Bone Sforza, par Jacques Caraglia. La reine y est représentée de profil, couronnée, décolletée, avec un magnifique collier sur le fermoir duquel on lit l'inscription en lettres d'or: „Bona Sforza, regina Poloniae“. Elle était encore dans tout l'éclat de la jeunesse.

Le Missel fameux de Christophe Szydłowiecki dont une partie se trouve à l'Ambrosienne, et une autre au Palazzo Trivulzio à Milan, a tout particulièrement été l'objet des recherches de M. Sokołowski qui est parvenu à en déterminer l'origine. Les Missels de Sigismond I à Londres, de Bone Sforza à Oxford, celui de l'évêque

de Cracovie, Choinński, à Munich, semblent être de la même époque et furent composés dans le même atelier. Il y avait alors à la cour royale un certain Stanislaus Capellanus ex Mogila qui orna aussi le codex de l'évêque Tomicki. La vie des évêques de Cracovie, conservée actuellement à la bibliothèque des comtes Krasiniski, de même que tous les ouvrages cités plus haut, portent l'empreinte de la main de ce Stanislas.

M. Sokołowski s'est surtout attaché à l'étude des sculptures de Padovani, celui-là même que nous connaissons par une quantité d'œuvres restées en Pologne, et de Barthélémy Ridolfi, célèbre stucateur, fameux dans toute l'Italie, qui séjourna à la cour de Sigismond-Auguste.

En finissant, M. Sokołowski cite quelques particularités curieuses concernant les sources italiennes du tombeau de Casimir-le-Grand, les rapports de Ladislas Jagellon avec Philippe Marie Visconti, d'un condottieri polonais au service de François Sforza, enfin les relations de Boleslas, duc de Mazovie, avec les Sforza, par l'entremise d'un italien qui passa quelque temps à la cour du prince polonais, à Zakroczym.

16. PROF. DR. L. v. MAŃKOWSKI. **O najnowszych wynikach studyów nad Pañcatantrą.** (*Über die neuesten Ergebnisse der Pañcatantra-Forschung*).

Zunächst bespricht Referent das Werk Benfeys, des ersten Pañcatantra-Forschers, betitelt „Pantschatantra“ (Leipzig, 1859), die von ihm benutzten Quellen, das später neu hinzugekommene Material und seine eigene Abhandlung „Der Auszug aus dem Pañcatantra in Kshemendras Brihatkathâmañjarî“ (Leipzig, 1892). Erst zehn Jahre später wurde die Pañcatantra-Forschung wieder aufgenommen von Dr. Johannes Hertel, der, wie er dem Referenten am 14. Juli 1902 schrieb, „den kühnen Plan“ faßte, „mit Schmidt zusammen das gesamte Material zu verarbeiten“, und an der Ausführung dieses Planes unausgesetzt arbeitet. Von seinen früheren Arbeiten (Übersetzung des Hitopadeśa 1894, Über Text und Verfasser des Hitopadeśa 1897) abgesehen, hat Hertel seit 1902 einige dreißig Arbeiten, vorwiegend über das Pañcatantra, veröffentlicht, darunter eine ganze Reihe größerer Abhandlungen und stattlicher

Bücher, die nicht nur von seiner großen Gewissenhaftigkeit und seinem unermüdlichen Fleiße, sondern auch von seiner hervorragenden philologischen Begabung zeugen. Hertel verfügte über ein so reiches handschriftliches Material, wie kein einziger seiner Vorgänger (Ref. hat über sechzig von ihm angeführte Handschriften gezählt); dieses Material hat er genau erforscht und gesichtet, und seine mühsame Arbeit hat bereits in kurzer Zeit zu sehr wichtigen Ergebnissen geführt, die hier kurz zusammengefaßt sind.

Das Pañcatantra ist nicht, wie Benfey und nach ihm andere annahmen, buddhistischen Ursprungs, sondern war von Anfang an ein brahmanisches u. zw. vishñuitisches Werk. Buddhistische Quellen verraten weder Somadeva noch Kshemendra, und die einzige buddhistische Rezension des Pañcatantra ist das sehr späte Tantrākhyāna aus dem 15. Jahrhundert; übrigens galt den Buddhisten das *nītisāstra* als sündhaft (9, 10, 11, 12). Für den brahmanischen Ursprung dagegen spricht der Name des angeblichen Verfassers Vishṇuśarman und der Name des Königs in der syrischen Übersetzung Debascherim = skr. Devaśarman (2, 6). Hätte Benfey das gegenwärtige Material gekannt, so hätte er nicht behauptet, daß die griechischen Fabeln die Quellen der alten Pañcatantrafabeln sind (10); so ist z. B. die indische Fabel von dem Esel ohne Herz und Ohren das Original zu einer ähnlichen Fabel bei Babrius, nicht umgekehrt. Sehr richtig ist die Bemerkung Hertels, daß das von Benfey befolgte Prinzip, wonach die unvollkommene Form ursprünglicher ist, nur insofern Geltung habe, als „unvollkommen“ nicht mit „unlogisch“ identisch sei; denn das Unlogische stamme nicht vom Erfinder, sondern sei durch Mißverständnisse späterer Überarbeiter bedingt (11). Benfey hat die Schicksale des Pañcatantra außerhalb Indiens erforscht, hat die semitischen Rezensionen genau verglichen und die Treue der syrischen Übersetzung bewiesen, er hat endlich auf die südliche Rezension aufmerksam gemacht. Dagegen entging ihm die Wichtigkeit der Pañcatantrabearbeitung Somadevas, und die von ihm nicht berücksichtigten Schicksale des Werkes in Indien selbst sind noch immer dunkel (6), obgleich Hertel bereits zu deren Beleuchtung viel beigetragen hat.

Das ursprüngliche Pañcatantra war nach Hertel das Werk eines hochgebildeten Brahmanen und in korrektem Sanskrit geschrieben (16). Schon die ältesten Sanskrittexte haben sehr kunstvolle Strophen, so daß die Annahme, es sei ursprünglich in der Pälisprache

abgefaßt, ganz ausgeschlossen ist (12). Was dessen ursprünglichen Bestand anlangt, so weicht Hertel nicht beträchtlich ab von den Ergebnissen, zu denen Ref. in seiner genannten Abhandlung gelangte; insbesondere nimmt jetzt Hertel die Echtheit der Einleitung (6, 12, 13, 15, 16) und die ursprüngliche Fünzfzahl der Bücher (11, 14) an. Wie der ursprüngliche Titel des Werkes gelautet habe, (Pañcatantra, Pañcākhyāna, Tantrākhyāna, Tantrākhyâyika u. s. w.), ist weniger wichtig; Hertel erklärt sich für den Titel Tantrākhyâyika (16). Wichtig dagegen ist die Erklärung des Wortes *tantra*, welches nicht „Buch“ bedeutet, sondern nach Hertel gleichbedeutend mit *nīti* ist, was jetzt auch Prof. Jacobi zugibt (12, 13). Die Heimat des Pañcatantra ist weder in Bengalen (wo noch heutzutage das Pañcatantra unbekannt und durch den Hitopadeśa vertreten ist), noch im Dekhan (wo nur der südliche Auszug verbreitet ist), sondern in Kaschmir zu suchen; auf Kaschmir weisen nämlich zoologische Angaben in den Fabeln des Pañcatantra hin sowie auch der Umstand, daß der älteste Sanskrittext desselben dort entdeckt wurde (17). Was die Entstehungszeit des Werkes anlangt, so nimmt Hertel das Jahr 200 v. Chr. an, weil im Pañcatantra der Minister Candraguptas Cāṇakya *mahat* „groß“ genannt wird, seine politische Tätigkeit also noch frisch im Gedächtnis lebte, und weil in einer Fabel von einem Tempelbau aus Holz die Rede ist. Hertel nimmt an, daß das Pañcatantra in Guṇādhyas Bṛihatkaṭhâ nicht enthalten war, wie es denn auch in einer neu entdeckten dritten Übersetzung dieses Werkes, dem Bṛihatkaṭhâślokaśaṃgraha des Budhasvâmin, fehlt; für die Datierung des Pañcatantra kann somit Guṇādhyas nicht mehr verwertet werden (16).

Die bisher bekannten Rezensionen des Pañcatantra hat Hertel gründlich untersucht und beleuchtet. Der Text Kosegartens (Bonn, 1848) ist, wie er gezeigt hat, eine Mischung der Rezensionen *simplicior* und *ornatior* (1). Somadevas Auszug, obgleich eine sehr alte Rezension widerspiegelnd, enthält schon Änderungen des ursprünglichen Textes, Mißverständnisse und Interpolationen (2, 6, 14, 16). Was Kshemendra anlangt, so weist Hertel u. a. auf die Quelle hin, der er seine überschüssigen neun Fabeln entlehnt hat, nämlich die zweite Rezension des Tantrākhyâyika (6, 7). Bezüglich der semitischen Rezensionen hebt Hertel hervor, daß schon der Pehlewiübersetzer manches in seiner Sanskritvorlage falsch verstanden hatte, namentlich das, was sich auf indisches Recht, Religion, Sitte und

nīti bezog (6); seine Vorlage war ein Sammelkodex verschiedener Autoren und enthielt außer dem Pañcatantra noch andere Fabeln (14). Der *textus simplicior* ist eine nördliche jinistische Rezension, entstanden 850–1200, deren Redakteur aus der zweiten Rezension des Tantrākhyâyika, aus volkstümlichen Quellen und aus einer unbekanntem nordwestlichen Rezension schöpfte (2, 6, 7, 11, 16, 17). Der sog. *textus ornator*, richtiger *amplior*, ist ebenfalls eine nördliche jinistische Rezension des Jainalehrers Pūrṇābhadrā, der um 1200 lebte. Seine Quellen waren die zweite Rezension des Tantrākhyâyika, der *textus simplicior*, der Auszug Kshemendras und andere Rezensionen, darunter Prākritquellen. Die beiden jinistischen Rezensionen haben keine gemeinsame Quelle, sondern die erstere ist eine von den Quellen der zweiten. In beiden überwuchert das lehrhafte Element das erzählende; beide, in Nordwest- und Zentralindien verbreitet, verdrängten das ursprüngliche Werk (2, 4, 6, 7, 11, 16, 17). Was endlich das südliche Pañcatantra anlangt, so hat Hertel eine neue Ausgabe des von Haberlandt (Wien, 1884) nach zwei Handschriften herausgegebenen, von Fehlern wimmelnden Textes veröffentlicht (16). Hertel verfügte über 16 Handschriften (darunter drei Handschriften des Ref. A, B und C), die er in vier Gruppen α , β , γ , δ einteilt; da der ursprünglichste Text der Gruppe α sehr verdorben ist, so hat er den der Subrezension β herausgegeben und seiner Ausgabe eine ausführliche Einleitung vorausgeschickt, in der er, was sehr wichtig ist, einen Stammbaum der ältesten Rezensionen des Pañcatantra aufstellt. Diese südliche Rezension ist nach Hertel in Nordwestindien entstanden und gelangte bereits als Auszug nach dem Süden (5, 16).

Aber außer diesen Arbeiten über die bereits früher bekannten Rezensionen hat Hertel noch eine ganze Reihe von bisher unbekanntem Rezensionen bekannt gemacht, die er fast alle selbst entdeckt hat. Ref. übergeht hier spätere Rezensionen, wie die vishṇuistische des Anantabhāṭṭa (1), den jinistischen Pañcākhyānoddhāra des Meghavijaya aus der Mitte des 17. Jahrhunderts (3, 10), ferner die von Hertel entdeckten Spuren einer ebenfalls jinistischen metrischen Rezension (3, 6, 10), und erwähnt nur die beiden wichtigsten. Die eine ist eine erweiterte südliche Rezension, enthalten in der früher dem Ref. gehörenden Handschrift X, deren Text so verdorben ist, daß weder Ref. noch auch Hertel daran denken konnten, denselben zu veröffentlichen. Eine genaue Inhaltsangabe der Fabeln

dieser von ihm ξ benannten, von allen Rezensionen ausführlichsten und mit der des Abbé Dubois verwandten Fassung hat Hertel in Band 60 und 61 der ZDMG gegeben. Dieselbe ist nach ihm eine Erweiterung der kürzeren südlichen Rezension und, wie diese, vishnuitisch. Wie die Sprache, ein wahres Kuriosum, die grammatischen Fehler u. s. w. beweisen, sind die hinzugefügten Fabeln volkstümlichen Rezensionen entnommen; dies aber beweist wiederum, daß ein vollständiger Sanskrittext des Pañcatantra im südlichen Indien fehlte (17).

Wohl das größte Verdienst Hertels ist seine Entdeckung des ältesten bisher bekannten authentischen Textes des Pañcatantra, der, in vier Handschriften enthalten, zwei Subrezensionen Śār. α und Śār. β aufweist. Da Śār. α unvollständig, Śār. β aber fast vollständig ist, so ergänzt letztere Rezension die erstere. Als *terminus ad quem* von Śār. β statuiert Hertel das Jahr 1000, da Kshemendra nachweislich daraus geschöpft hat. Älter ist Śār. α, und noch bedeutend älter der gemeinsame Archetypus Ś, der bereits sehr fehlerhaft war und einige Interpolationen enthielt. Der Titel dieser kaschmirischen und brahmanischen (vishnuitischen) Rezension lautet in α Tantrākhyâyika, in β Tantrākhyâyikâ und Pañcatantra. Der Text dieser Rezension ist ein etwas späterer als derjenige, der durch Guṇâdhyâ, die syrische Übersetzung und das südliche Pañcatantra widergespiegelt wird, aber doch viel ursprünglicher als die beiden älteren jinistischen Rezensionen. Seine Prosa stimmt mit wenigstens einer der älteren Quellen überein, mitunter ist dieselbe sogar ursprünglicher; daß er sehr alt ist, beweisen Stil und Wortschatz. Die Herausgabe dieses Textes durch Hertel ist nur eine Frage der Zeit; einstweilen hat er darüber eine Abhandlung (6) samt dem Texte einer Handschrift, die die Rezension α enthält, veröffentlicht (6, 7, 8, 11, 14, 16).

Dies sind in Kürze die Ergebnisse, zu denen Hertel in seiner Pañcatantraforschung bisher gelangt ist. Es ist möglich, daß von seinen Behauptungen und Vermutungen die eine oder die andere sich mit der Zeit als nicht stichhaltig erweist. So neigt sich z. B. Prof. Kirste zu der Annahme, daß das Urpañcatantra in einem Volksdialekte geschrieben war (WZKM Band 21, S. 403); andererseits erscheint dem Ref. die Datierung des Pañcatantra nach den im Texte desselben enthaltenen Angaben etwas gewagt, während

er das Fehlen des Pañcatantra in Guṇādhyas Werk zwar für möglich, aber nicht für sehr wahrscheinlich hält. Trotzdem läßt sich nicht leugnen, daß Hertel „den kühnen Plan“, den er vor sechs Jahren gefaßt, bisher in ausgezeichneter Weise und mit sehr reicher Ausbeute für die Wissenschaft ausgeführt hat. Man darf daher auf seine weiteren Arbeiten auf diesem seit Benfey sehr vernachlässigten Gebiete mit Recht gespannt sein. In nächster Zukunft soll eine kritische Ausgabe des Textes Pūrṇabhadras in der Harvard Oriental Series erscheinen, bearbeitet von Hertel und Richard Schmidt, dem wir bereits eine deutsche Übersetzung dieser Rezension verdanken (Das Pañcatantram — *textus ornatior*. — Eine altindische Märchensammlung, zum ersten Male übersetzt. Leipzig, o. J.). Die Einleitung Hertels soll eine Geschichte der Tierfabel in Indien und eine Zusammenfassung der Ergebnisse seiner Forschungen enthalten, die heute noch in seinen zahlreichen Schriften zerstreut sind. Die wichtigsten dieser Schriften werden hier vom Ref. verzeichnet.

Verzeichnis der zu obigem Berichte benutzten Schriften Hertels.

1. Kritische Bemerkungen zu Kosegartens Pañcatantra. Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft (ZDMG), Bd. 56 (Leipzig, 1902), S. 293—326.
2. Über die Jaina-Rezensionen des Pañcatantra. Abdruck aus den Berichten der philologisch-historischen Klasse der Königl. Sächs. Gesellschaft der Wissenschaften zu Leipzig. Leipzig, 1902.
3. Eine vierte Jaina-Rezension des Pañcatantra. ZDMG, Bd. 57 (1903), S. 639—704.
4. Eine Fabel Kṣemendras. Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes (WZKM), Bd. 17 (1903), S. 343—350.
5. Das südliche Pañcatantra. Übersicht über den Inhalt der älteren „Pañcatantra“-Rezensionen bis auf Pūrṇabhadra. Sonderabdruck aus Band LVIII der Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, 1904.
6. Über das Tantrākhyāyika, die kaśmīrische Rezension des Pañcatantra. Mit dem Texte der Handschrift Decc. Coll. VIII, 145. Des XXII. Bandes der Abhandlungen der philologisch-historischen Klasse der Königl. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften No V. Leipzig, 1904.
7. Eine zweite Rezension des Tantrākhyāyika. ZDMG, Bd. 59 (1905), S. 1—30.
8. Eine indische Quelle zu La Fontaine Contes et Nouvelles I, 11. Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte. Herausgegeben von Dr. Max Koch. 5 Band, Heft I. Berlin, 1905.
9. Jāt. 59. 60 und Pañiṣṭaparvan II, 69f. ff. ZDMG, Bd. 60 (1906), S. 399—401.
10. Meghavijayas Auszug aus dem Pañcatantra. Aus der Zeitschrift des Vereins für Volkskunde in Berlin. Heft 3. 1906. S. 249—278.

11. Eine alte Pañcatantra-Erzählung bei Babrius. Aus der Zeitschrift des Vereins für Volkskunde in Berlin. Heft 2. 1906. S. 149--156.
12. Was bedeuten die Titel Tantrākhyāyika und Pañcatantra? WZKM, Bd. 20 (1906), S. 81—89.
13. Tantra = nīti. WZKM, Bd. 20 (1906). S. 306—308.
14. Zu Kalila waDimna. WZKM, Bd. 20 (1906). S. 184--207.
15. Aus einem Briefe Nöldekes. WZKM, Bd. 20 (1906). S. 308—310.
16. Das südliche Pañcatantra. Sanskrittext der Rezension β mit den Lesarten der besten Hss. der Rezension α. Des XXIV. Bandes der Abhandlungen der philologisch-historischen Klasse der Königl. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften No V. Leipzig, 1906.
17. Über einen südlichen *textus amplior* des Pañcatantra. ZDMG, Bd. 60 (1906), S. 769—801, und Bd. 61 (1907), S. 18—72.

-
17. WŁADYSŁAW SEMKOWICZ: „Włodycy w Polsce na tle porównawczem słowiańskiem“. (*Die polnischen Wladiken im Vergleich mit den slavischen*).

In der Einleitung begründet der Verfasser die Notwendigkeit einer Revision des Quellenmaterials, das die Wladiken in Polen betrifft, nicht minder aber auch das Bedürfnis, den Hintergrund der Forschungen zu erweitern und auch auf andere slavische Länder zu übertragen, wo im Mittelalter überall eine analoge Schicht des niederen Adels auftritt. Um die Parallele durchzuführen, sucht der Verfasser ein vergleichendes Kriterium und findet es in der Rechtsphäre; dieses Kriterium ist namentlich das Bußgeld für Totschlag und Verwundung, das fast überall für die Wladiken die Hälfte des Bußgeldes beträgt, daß dem Adel gazahlt werden mußte.

Was die Pflicht der Erlegung der Zehnten betrifft, so gab es keinen Unterschied zwischen den Wladiken und dem Kleinadel; die Ansicht, daß die Wladiken einen unfreiwilligen Zehnten gezahlt hätten im Gegensatz zum Adel, der das Privileg des freiwilligen Zehnten besaß, wurde durch unzutreffende Verallgemeinerung eines einzigen Erkenntnisses hervorgerufen, das in Sachen der Wladiken von Miroszow gefällt worden.

Zur Frage der Wappen übergehend, konstatiert der Verfasser, daß die Gesamtheit der Wladiken in der Tat keine Wappen und Beinamen besaß. Doch existieren unumstößliche Beweise, daß manche Wladiken Wappen hatten und mit Adelsfamilien gleichen Wappens zu gemeinschaftlichen Geschlechtern gehörten. Eine Reihe

analoger Beispiele in Böhmen beweist, daß auch in dieser Hinsicht Polen keine Ausnahme machte. Daraus folgt, daß bereits nach Annahme der Wappen einzelne Familien gewisser Rittergeschlechter sich in der Lage fanden, daß, als sie von der Tatsache der endgültigen Ausbildung und Exklusivität der Stände überrascht wurden, die einen von ihnen sich als dem Stande der Wladiken, die anderen als dem Adelsstande zugehörig sahen. Daher die Schlußfolgerung, daß die Frage über die Genesis der Wladiken im Anschluß an die Genesisfrage des Adels zu untersuchen sei. Vordem versucht jedoch der Verfasser die Lösung dieses Rätsels auf einem anderen Wege. Der Umstand, daß diese Schicht des niederen Rittertums den Namen „Wladiken“ trägt, in welchem Ausdruck, wie die etymologische Analyse beweist, der Begriff des Herrschens, des Besitzes enthalten ist, bringt ihn auf folgenden Gedanken über die Anfänge dieser sozialen Gruppe: die slavischen Gesellschaften brachten vor Jahrhunderten aus sich eine Klasse freier Landeigentümer hervor, die daher, daß sie über das Land und die dasselbe bebauenden Leibeigenen walteten (władali), Wladiken hießen. In dieser Klasse, die anfangs gesellschaftlich gleichstand, ökonomisch jedoch schon früh Differenzen aufwies, traten mit der Zeit die durch ihr Vermögen stärkeren Geschlechter in den Vordergrund und erwarben sich, nach Einführung staatlicher Einrichtungen, dank diesem Vermögensübergewicht eben das „*ius honorum*“. Das Streben, das Recht der Bekleidung von Ämtern und Würden in ihren Geschlechtern zu erhalten, bringt den Wunsch hervor, die Geschlechtsbande in dieser Schicht enger zu knüpfen, ebenso auch das Trachten, sich von dem Rest der Wladiken abzugrenzen, die eine solche Stellung nicht zu erreichen vermocht hatten. Diese Abgrenzung zeigt sich nach außen in der Annahme neuer Titel (Adel, Herren), die den Kennzeichen des sich bildenden Standes entsprachen, in der Rechtssphäre hinwieder in der Differenzierung des Kopf- und Schmerzensgeldes. Die Zeit, in der der Prozeß der Ausbildung dieser beiden sozialen Gruppen sich vollzog, setzt der Verfasser für Polen in die zweite Hälfte des XIII und in den Anfang des XIV. Jahrh.; Böhmen und die südlichen Slavenländer haben in dieser Hinsicht Polen um mehr als ein halbes Jahrhundert überholt, in Ungarn dagegen zog sich dieser Prozeß am meisten in die Länge (bis Anfang des XVII. Jahrh.). Die Tatsache, daß die Wladiken in Polen keine solche numerische und

ökonomische Kraft erreicht haben, wie bei anderen slawischen Völkern, erklärt der Verfasser hauptsächlich durch die Zersplitterung des Landes in einzelne Fürstentümer zur Zeit der Ständebildung, da die Vermehrung der Ämter und Würden einer großen Menge sogar ärmerer Wladiken den Übergang in den Adelstand ermöglichte, so daß im Wladikenstande nur wenige, und dies die ärmsten, verblieben.

In weiterer Folge bespricht der Verfasser die Stellung der Wladiken in der Heeresorganisation. Daß die Rolle des Wladikenrittertums im polnischen Militarismus hervorragend sein mußte, davon zeugt die Tatsache, daß nach dem Verschwinden dieser sozialen Schicht im Laufe des XV. Jahrh., die Bezeichnung „Wladika“ als Synonym des Soldaten weiterlebte. Andere Benennungen wie *squiritio* (daher *skwirczalka*, *ścierczalka*) und *panosza* weisen auf einen niedrigen Grad des Ritterdienstes hin. Nähere Untersuchungen über die Ansiedlung der Wladiken erwiesen ihre Bedeutung in der Grodorganisation und im System der Verteidigung des Grenzlandes. In den Ansiedlungen, in denen wir Wladiken finden, wohnt überall auch niedrigeres Rittertum, das aus verschiedenen Geschlechtern stammt, was sich durch die Analogie ihrer Agrarverhältnisse erklären läßt, auf die sich die Heeresdienstpflicht im Mittelalter stützte. Im Krakauer Land umgeben diese Ansiedlungen gleich einem Kranze die Burgen (im Krakauer Land: Krakau, Włodzisław, Czchów und Ogrodzieniec), überdies ziehen sie sich längs der Grenze des Sandomirer Landes hin, von Kaschau bis nach Lelów. Das Übergewicht der masovischen und schlesischen Geschlechter (der Boleścice, Gozdawa, Ostoja, Przeginia, Pilawa und anderer) scheint auf eine planmäßige Ansiedlung des niederen Rittertums hinzuweisen, die behufs Verteidigung der Burgen und Grenzen durchgeführt wurde, vielleicht zur Zeit des Kampfes Konrads von Masovien mit Heinrich dem Bärtigen und Boleslaus dem Keuschen um den Krakauer Thron (1228—1245).

Trotz vieler auffallender Analogien sieht der Verfasser keinen Zusammenhang zwischen den Wladiken des XIV. und XV. Jahrh. und jenen *milites gregarii*, *secundi ordinis* etc. aus den Zeiten Galls und Kosmas', wie auch den *milites* des böhmischen Hroznata oder des polnischen Jakob Raciborowic, Ostasz und anderer und dies vorwiegend aus dem Grunde, da diese zweifellos zum Ritterdienst verpflichtete Knechte (*ministeriales*) waren, während das grundsätzliche

Kennzeichen der sozialen Stellung der Wladiken persönliche und wirtschaftliche Freiheit war. Dadurch wird jedoch die Möglichkeit nicht ausgeschlossen, daß diese Ministerialen in den Stand der Wladiken eindringen, wofür sich übrigens genaue Spuren finden.

Schließlich erwägt der Verfasser die Frage, auf welche Weise die Schicht der Wladiken in Polen verschwunden und wo sie in der Folge untergetaucht ist. Denn die bisherige Anschauung, daß die Wladiken in die Städte und nach dem Ruthenenland übersiedelt sind, erklärt dieses elementare Verschwinden einer ganzen sozialen Gruppe noch keineswegs. Eine Reihe angeführter Beispiele beweist, daß sich die Wladiken fälschlich auf ein Adelswappen beriefen, im Falle einer Rüge aber Zeugen (am häufigsten dieselben) stellten, die, der Prozeßformalistik Genüge tuend, falsches Zeugnis ablegten und auf diese Weise die Wladiken in den Adelstand eindringen ließen. Die ungleich große Anzahl von Rügen, besonders in der ersten Hälfte des XV. Jahrh., wie nicht minder die Übergriffe, die zu entdecken dem Verfasser gelungen ist, werfen auf diesen Prozeß ein grelles Licht.

Zu schwach, um sich als besonderer Stand zu erhalten und sich wie die böhmischen Wladiken tätige Anteilnahme am politischen Leben zu sichern, fanden sie keinen anderen Ausweg, als die kaum bemerkbare Grenze zu überschreiten, die sie von dem kleinen Bauernadel trennte. Den Ansporn dazu bildete die mächtige politische Bewegung, die im XV. Jahrh. die weiten Massen des Adels ergriffen hatte. Zu diesen Massen hin drängte sie die Kraft der sozialen Gravitation und in ihnen tauchten sie auch, gering an Zahl und schwach, spurlos unter.

18 ST. ZACHOROWSKI: *Węgierskie i polskie osadnictwo Spiżu do połowy XIV. w. (Die ungarische und polnische Besiedelung der Zips bis zur Mitte des XIV. Jahrh.).*

Eine Stelle in der Chronik des Notarius Anonymus über die „silva Zepus“, die sich auf die älteste Geschichte der Zips bezieht, bildet, einer eingehenden Interpretation unterzogen, die Grundlage zu dem Schlusse, daß dieses Land in früher Vergangenheit mit Wäldern bedeckt war, was auch in manchen späteren beglaubigten Quellen eine weitere Bestätigung findet. Die Zips stellt sich

somit als zwischenstaatliches Land vor, das in Besitz genommen und kolonisiert werden konnte, je nachdem sich die Ansiedlungselemente der angrenzenden Staaten erweiterten.

Die kolonisierende Wirksamkeit Ungarns läßt sich durch Zusammenstellung einiger der Reihe nach aufeinanderfolgender Belehnungen seitens der ungarischen Könige feststellen, namentlich in den Jahren 1209, 1256, 1293 und schließlich 1323; die Ausmessung der in den Dokumenten angegebenen Grenzen auf der Karte weist darauf hin, daß die Ungarn immer tiefer in die uralten Forste eindrangen und sie stufenweise kolonisierten.

Zu diesem Zwecke schuf König Geza II. in der Zips die sog. „sächsische Provinz“ und stattete sie mit einer ausgedehnten Autonomie aus, welche von späteren Königen wie z. B. von Stephan V. im J. 1271 oder Karl Robert im J. 1312 erweitert und garantiert wurde. Die Deutschen übersäten mit ihren Kolonien das rechte Uferland des Poprad und ihre im XII. Jahrh. begonnene Tätigkeit entwickelte sich hauptsächlich im XIII. und zog sich sogar noch gut bis ins XIV. Jahrh. hinein. Das verhältnismäßig nicht sehr umfangreiche Gebiet der „sächsischen Provinz“ bildete gewissermaßen den Kern, um den sich die ganze kolonisierende Wirksamkeit gruppiert. Die Forschungen beweisen, daß diese Besiedlung nicht vom Könige selbst sondern von ritterlichen Geschlechtern, besonders von zweien, namentlich den Berzevic und Görg, auf Grund königlicher Belehnungen durchgeführt wurde. Beide stammten aus Deutschland, beide begründeten ihr Vermögen auf königlichen Lehen, die nur aus Wäldern und Unland bestanden, in der Tätigkeit beider treten dieselben Erscheinungen auf: zu Anfang die Bestrebungen, in früher bevölkerten und gut bewirtschafteten Gegenden Großgrundbesitz zu bilden, um durch enge Vereinigung reicher Dörfer mit wilden Forsten in einer Hand eine um so größere Kraft zu gewinnen, weiteres Unland wirtschaftlich zu bewältigen, ferner die Bestrebung, diesen neuen aus Ausrodungen gewonnenen Besitz nicht zu zersplittern, was auf dem Wege gewisser Teilungen des Vermögens durchgeführt wird. Eine solche Organisation des Großbesitzes ermöglichte der ungarischen Kolonisation, auf die nördlichen Abhänge der Zipser Magura in einer Zeit überzuspringen, da sie bereits in stetem Fortschritt im Tale des Poprad bis zu den Grenzen polnischer Dörfer vorgedrungen war.

Auf Seite der polnischen Grenze lehnten sich an die

Zips zwei Gebiete polnischer Kolonisationsarbeit, besonders die Gebiete von Nowy Targ und Sącz. Das wirtschaftliche Leben auf dem Boden von Nowy Targ, das in den Anfängen des XIII. Jahrh. durch Einwirkung des Wojewoden Theodor und die Zisterzienserstiftung in Ludźmierz erwacht war, erstarb im XIII. Jahrh., entwickelte sich aber von neuem erst im XIV. Jahrh. Ähnlich verhielt es sich auf dem Gebiete von Sącz, wo, so weit sich das beurteilen läßt, die königlichen Güter in der ersten Hälfte des XIII. Jahrh. Gegenstand sorgfältigen wirtschaftlichen Strebens waren, was jedoch in Kürze vollständig aufhörte. Die aus den königlichen Gütern gebildete Stiftung der Klarissinnen in Sącz zeigte das ganze XIII. Jahrh. hindurch weder Verständnis noch Interesse für eine wirtschaftliche Tätigkeit, welche die Kolonisierung der an die Dörfer grenzenden Wälder angestrebt hätte; die Arbeit nach dieser Richtung hin gehört abermals erst zur Geschichte des XIV. Jahrh. Abgesehen von dem Mangel an Orientierungssinn bei den Besitzern, lag die Ursache der oben hervorgehobenen Tatsache überdies noch in der ungünstigen Gestaltung der Vermögensverhältnisse in diesem Grenzland. Denn in dem Gebiete von Nowy Targ befanden sich gleichzeitig Kron-Zisterzienser- und Rittergüter (das Geschlecht der Drużyna), im Lande Sącz wieder Güter der Klarissinnen, der Janina und Połukozy, regellos zerstreut, gewöhnlich auf diese Weise, daß die Edelhöfe zwischen den größeren Komplexen der Klostergüter und der Wildnis, die eben hätte kolonisiert werden sollen, lagen und somit jede weitergreifende Aktion der Besitzer hinderten. Eine ähnliche Zersplitterung fand auch auf dem Gebiete der heutigen Zips statt, wo ein Dorf fürstlich (dann der Klarissinnen) war, zwei andere dagegen (Lubowla und Gniazdo) Rittern (dem Geschlecht der Lubowlita) gehörten.

Die Forschung erweist also eine Antithese zwischen der polnischen und ungarischen Kolonisation, die ungemein wichtig war für die weitere Geschichte, besonders aber für einen Konflikt, der unter solchen Verhältnissen unvermeidlich drohte. Die ganze Kolonisation der Zips gipfelte in der Frage der Organisation und dies sowohl der Organisation der Grenzen selbst, was Sache des Staates war, als auch einer Organisation im Bereich der Güter und Faktoren, die der Staat zur wirtschaftlichen Tätigkeit herangezogen hatte. Ungarischerseits hatte der Staat durch Belehnungen den Großbesitz ins Leben gerufen und ihn mit dem Monopol, zu kolonisieren, aus-

gestattet. Die innere Organisation dieser Großbesitze dagegen überwand nicht nur gewaltige Naturhindernisse, wie Wälder und Berge, sondern noch wichtigere Hindernisse als diese, wie den Mangel an Ansiedlungsmaterial. Dank dieser Organisation und dank der Übereinstimmung der Interessen des Staates mit dem Interesse der hier tätigen fremden, fast vorwiegend deutschen Elemente waren die Ungarn imstande, die Zips ihrem Staate einzuverleiben. Polnischerseits springt das auffallende Gegenteil dieser Verhältnisse in die Augen. Längs der Grenze zieht sich ein langer Streifen von Ansiedlungen und Land hin, unter kleine Besitzer verteilt, die unfähig, irgend eine wirtschaftliche Rolle zu spielen, ökonomisch schwach, kolonisationsmäßig untätig waren. In Folge dessen blieb auch die Ansiedlungsgrenze aus der ersten Hälfte des XIII. Jahrh. unangetastet dieselbe bis zum XIV. Jahrh., und die in diesem Jahrhundert sich kundgebende Kolonisationsbewegung ging, obwohl sie ziemlich lebhaft war, doch nicht über den Dunajec hinaus. Zu Grunde liegen der vollständige Mangel einer Organisation in den Grenzländern, Mangel an wirtschaftlichem Plan und wirtschaftlicher Idee, eine fehlerhafte, für ihre Aufgaben und Bedürfnisse verständnislose Politik von Anfang bis zu Ende.

Als unvermeidliche Folge dieser Verhältnisse sind folgende zwei Tatsachen anzusehen: polnischerseits der Verlust des Gebietes, das heute den nördlichen Teil der Zips bildet, früher jedoch (noch zu Anfang des XIV. Jahrh.) zu Sącz gerechnet wurde, also der Verlust von Podolin, Gniazdo und Lubowla — ungarischerseits hinwieder die Inbesitznahme des Keiles zwischen Nowy Targ und Sącz. Auf Grund der elenden Vegetation der polnischen Ansiedlungen auf dem Territorium der heutigen nördlichen Zips vollzieht sich langsam die ökonomische Eroberung derselben durch die Zipser Deutschen, die sich in den polnischen Grenzdörfern sei es als Schultheißen sei es als Ansiedler niederließen und auf diese Weise die Gravitation dieser Ansiedlungspunkte nach der reichen Zips veranlaßten. Überdies übten auch gewisse lokale Verhältnisse in dieser Richtung einen bedeutenden Druck aus, so z. B. die verwandtschaftlichen Verbindungen und die damit verknüpften Vermögensbeziehungen der Podoliner Schultheißen zu dem Geschlechte der Görg, Verbindungen, die um so gefährlicher waren, da diese Schultheißen auf Grund einer Belehnung Kingas aus dem J. 1288 die Wälder im Bereich der polnischen Grenzen auf eigene Rechnung kolonisierten. Schließ-

lich gab auch die Belehnung Wenzels (1301), welche die drei wichtigsten polnischen Ansiedlungen als Eigentum auf Johann Görg übertrug, diesem mächtigen Geschlecht weiteren Anlaß zu Ansprüchen. Endgültig jedoch riß der ungarische König die Zips an sich, denn ein solcher Schluß ist aus den Dokumenten zu ziehen, die bezeugen, daß in den früher polnischen Dörfern eine gewisse Zeit hindurch die Autonomie aufgehoben war, daß sie der Jurisdiktion der königlichen Burg in Lubowla unterlagen und zusammen eine Art von Güterkomplex der königlichen Besitztümer bildeten. Es ist selbstverständlich, daß dies durch gewaltsame Aneignung dieser Ansiedlung von Seite des Königs geschehen mußte, es geschah aber höchstwahrscheinlich zwischen 1315 und 1320.

Den Keil zwischen dem Dunajec, der Białka und der Zipser Magura wieder besetzten die Berzevic, hauptsächlich der damals unter ihnen tätigste Meister Kokosz. Es ist auffallend, daß eben in diesen Gegenden polnische Bevölkerung wohnt, die, wie die Forscher slovenischer Dialekte behaupten, niemals mit slovenischer Bevölkerung in Berührung getreten ist. Da aber auch eine spätere Masseneinwanderung ausgeschlossen ist, da dieser Keil niemals zu Polen gehört hat, so läßt sich aus diesen Momenten schließen, daß die Berzevic polnische Bevölkerung angesiedelt haben, die sich in jenen Zeiten entweder aus entlaufenen Bauern oder aus an der Grenze hausenden Räufern rekrutieren konnte. Dieser Schluß bildet den grellsten Beweis, wie sehr es der polnischen Kolonisation an den Grenzen an Organisationssinn fehlte, da sie Land und Arbeiter besaß und sich diese beiden Faktoren trotzdem aus den Händen reißen ließ.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcją

Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1909. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

2 Stycznia 1909.

PUBLICATIONS DE L'ACADEMIE

1873 — 1902

Librairie de la Société anonyme polonaise

(Spółka wydawnicza polska)

à Cracovie.

Philologie. — Sciences morales et politiques.

»Pamiętnik Wydz. filolog. i hist. filozof. (Classe de philologie, Classe d'histoire et de philosophie. Mémoires), in 4-to, vol. II—VIII (38 planches, vol. I épuisé). — 118 k.

»Rozprawy i sprawozdania z posiedzeń Wydz. filolog. (Classe de philologie. Séances et travaux), in 8-vo, volumes II—XXXIII (vol. I épuisé). — 258 k.

»Rozprawy i sprawozdania z posiedzeń Wydz. hist. filozof. (Classe d'histoire et de philosophie. Séances et travaux), in 8-vo, vol. III—XIII, XV—XLII, (vol. I, II, XIV épuisés, 61 pl.) — 276 k.

»Sprawozdania komisji do badania historii sztuki w Polsce. (Comptes rendus de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne), in 4-to, vol. I—VI (115 planches, 1040 gravures dans le texte). — 77 k.

»Sprawozdania komisji językowej. (Comptes rendus de la Commission de linguistique), in 8-vo, 5 volumes. — 27 k.

»Archiwum do dziejów literatury i oświaty w Polsce. (Documents pour servir à l'histoire de la littérature en Pologne), in 8-vo, 10 vol. — 57 k.

Corpus antiquissimorum poetarum Poloniae latinorum usque ad Joannem Cochanovium, in 8-vo, 4 volumes.

Vol. II, Pauli Crosnensis atque Joannis Visliciensis carmina, ed. B. Kruczkiewicz. 4 k.
Vol. III, Andreae Cricii carmina ed. C. Morawski. 6 k. Vol. IV, Nicolai Hussoviani Carmina, ed. J. Pelczar. 3 c. — Petri Roysi carmina ed. B. Kruczkiewicz. 12 k.

»Biblioteka pisarzy polskich. (Bibliothèque des auteurs polonais du XVI e. XVII siècle), in 8-vo, 41 livr. 51 k. 80 h.

Monumenta mediae aevi historica res gestas Poloniae illustrantia, in 8-vo imp., 15 volumes. — 162 k.

Vol. I, VIII, Cod. dipl. eccl. cathedr. Cracov. ed. Piekosiński. 20 k. — Vol. II, XII et XIV. Cod. epistol. saec. XV ed. A. Sokołowski et J. Szujski; A. Lewicki. 32 k. — Vol. III, IX, X, Cod. dipl. Minoris Poloniae, ed. Piekosiński. 30 k. — Vol. IV, Libri antiquissimi civitatis Cracov. ed. Piekosiński et Szujski. 10 k. — Vol. V, VII, Cod. diplom. civitatis Cracov. ed. Piekosiński. 20 k. — Vol. VI, Cod. diplom. Vitoldi ed. Prochaska. 20 k. — Vol. XI, Index actorum saec. XV ad res publ. Poloniae spect. ed. Lewicki. 10 k. — Vol. XIII, Acta capitulorum (1408—1530) ed. B. Ulanowski. 10 k. — Vol. XV, Rationes curiae Vladislai Jagellonis et Hedvigis, ed. Piekosiński. 10 k.

Scriptores rerum Polonicarum, in 8-vo, 11 (I—IV, VI—VIII, X, XI, XV, XVI, XVII) volumes. — 162 k.

Vol. I, Diaria Comitiorum Poloniae 1548, 1553, 1570. ed. Szujski. 6 k. — Vol. II, Chronicorum Barnardi Vapovii pars posterior ed. Szujski. 6 k. — Vol. III, Stephani Medeksa commentarii 1654 — 1668 ed. Serebyński: 6 k. — Vol. VII, X, XIV, XVII Annales Domus professorum S. J. Cracoviensis ed. Chotkowski. 14 k. — Vol. XI, Diaria Comitiorum R. Polon. 1587 ed. A. Sokołowski. 4 k. — Vol. XV, Analecta Romana, ed. J. Korzeniowski. 14 k. — Vol. XIV, Stanisłai Temberski Annales 1647—1656, ed. V. Czermak. 6 k.

Collectanea ex archivo Collegii historici, in 8-vo, 8 vol. — 48 k.

Acta historica res gestas Poloniae illustrantia, in 8-vo imp., 15 volumes. — 156 k.

Vol. I, Andr. Zebrzydowski, episcopi Vladisl. et Cracov. epistolae ed. Wislocki 1546—1553. 10 k. — Vol. II, (pars 1. et 2.) Acta Joannis Sobieski 1629—1674, ed. Kluczycki. 20 k. —

Vol. III, V, VII, Acta Regis Joannis III (ex archivo Ministerii rerum exterarum Gallici) 1674—1683 ed. Waliszewski. 30 k. — Vol. IV, IX, (pars 1. et 2.) Card. Stanisłai Hosii epistolae 1525—1558 ed. Zakrzewski et Hipler. 30 k. — Vol. VI, Acta Regis Joannis III ad res expeditionis Vindobonensis a. 1683 illustrandas ed. Kluczycki. 10 k. — Vol. VIII (pars 1. et 2.), XII (pars 1. et 2.), Leges, privilegia et statuta civitatis Cracoviensis 1507—1795 ed. Piekosiński. 40 k. Vol. X, Lauda conventuum particularium terrae Dobrinensis ed. Kluczycki. 10 c. — Vol. XI, Acta Stephani Regis 1576—1586 ed. Polkowski. 6 k.

Monumenta Poloniae historica, in 8-vo imp., vol. III—VI. — 102 k.

Acta rectoralia almae universitatis Studii Cracoviensis inde ab anno MCCCCLXIX, ed. W. Wisłocki. T. I, in 8-vo. — 15 k.

»Starodawne prawa polskiego pomniki.« (*Anciens monuments du droit polonais*) i. 4-to, vol. II—X. — 72 k.

Vol. II, Libri iudic. terrae Cracov. saec. XV, ed. Helcel. 12 k. — Vol. III, Correctura statutorum et consuetudinum regni Poloniae a. 1532, ed. Bobrzyński. 6 k. — Vol. IV, Statuta synodalia saec. XIV et XV, ed. Heyzmann. 6 k. — Vol. V, Monumenta literar. rerum publicarum saec. XV, ed. Bobrzyński. 6 k. — Vol. VI, Decreta in iudiciis regalibus a. 1507—1531 ed. Bobrzyński. 6 k. — Vol. VII, Acta expedition. bellic. ed. Bobrzyński, Inscriptiones clendiales ed. Ulanowski. 12 k. — Vol. VIII, Antiquissimi libri iudiciales terrae Cracov. 1374—1400 ed. Ulanowski. 16 k. — Vol. IX, Acta iudicii feodalis superioris in castro Golez 1405—1546. Acta iudicii criminalis Muszynensis 1647—1765. 6 k. — Vol. X, p. 1. Libri formularum saec. XV ed. Ulanowski. 2 k.

Volumina Legum. T. IX, 8-vo, 1889. — 8 k.

Sciences mathématiques et naturelles.

»Pamiętnik.« (*Mémoires*), in 4-to, 17 volumes (II—XVIII, 178 planches, vol. I épuisé). — 170 k.

»Rozprawy i sprawozdania z posiedzeń.« (*Séances et travaux*), in 8-vo, 41 vol. (319 planches). — 376 k.

»Sprawozdania komisji fizyograficznej.« (*Comptes rendus de la Commission de physiographie*), in 8-vo, 35 volumes (III. VI — XXXIII, 67 planches, vol. I. II. IV. V. épuisés). — 274 k. 50 h.

»Atlas geologiczny Galicji.« (*Atlas géologique de la Galicie*), in fol., 12 livraisons (64 planches) (à suivre). — 114 k. 80 h.

»Zbiór wiadomości do antropologii krajowej.« (*Comptes rendus de la Commission d'anthropologie*), in 8-vo, 18 vol. II—XVIII (100 pl., vol. I épuisé). — 125 k.

»Materyały antropologiczno-archeologiczne i etnograficzne.« (*Matériaux anthropologiques, archéologiques et ethnographiques*), in 8-vo, vol. I—V, (44 planches, 10 cartes et 106 gravures). — 32 k.

Świętek J., »Lud nadrabski, od Gdowa po Bochnię.« (*Les populations riveraines de la Raba en Galicie*), in 8-vo, 1894. — 8 k. Górski K., »Historia piechoty polskiej« (*Histoire de l'infanterie polonaise*), in 8-vo, 1893. — 5 k. 20 h. »Historia jazdy polskiej« (*Histoire de la cavalerie polonaise*), in 8-vo, 1894. — 7 k. Balzer O., »Genealogia Piastów.« (*Généalogie des Piasts*), in 4-to, 1896. — 20 k. Finkel L., »Bibliografia historii polskiej.« (*Bibliographie de l'histoire de Pologne*) in 8-vo, vol. I et II p. 1—2, 1891—6. — 15 k. 60 h. Dickstein S., »Hoëne Wroński, jego życie i dzieła.« (*Hoëne Wroński, sa vie et ses oeuvres*), lex. 8-vo, 1896. — 8 k. Federowski M., »Lud białoruski.« (*L'Ethnographie de la Russie Blanche*), in 8-vo, vol. I—II. 1897. 13. k.

»Rocznik Akademii.« (*Annuaire de l'Académie*), in 16-o, 1874—1898 25 vol. 1873 épuisé) — 33 k. 60 h.

»Pamiętnik 15-letniej działalności Akademii.« (*Mémoire sur les travaux de l'Académie 1877—1888*), 8-vo, 1889. — 4 k.